



Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'Utile (1761)

Max Guérout

Vice-Président du Groupe de recherche en archéologie navale

Les esclaves oubliés de Tromelin auraient pu le rester longtemps sans les travaux du GRAN et de Max Guérout. La Revue maritime est heureuse de présenter à ses lecteurs un état des lieux de cette recherche qui honore à la fois l'esprit d'humanité de son auteur et la passion archéologique marine qui l'anime.

Le 1^{er} mai 1760, la flûte *L'Utile*, un navire de charge de la Compagnie Française des Indes orientales, quitte Bayonne et franchit la barre de l'Adour pour gagner le mouillage de Passages en Espagne. Elle y terminera son armement, attendant pour gagner le large que s'éloignent les croisières anglaises qui depuis le début de la guerre de Sept ans bloquent les ports de la côte Atlantique. Mais confrontée à de nombreuses désertions, qu'il faudra compenser dans l'urgence, ce n'est finalement qu'au mois de novembre, qu'elle fera route pour l'océan Indien en compagnie de l'*Adour*, une flûte identique, construite elle aussi dans le chantier naval de la marine royale à Pont-Saint Esprit, avant d'être cédée en 1759 à la Compagnie des Indes.

Parvenu sans encombre à l'île de France *L'Utile* est envoyé à Madagascar pour y acheter des vivres dont la colonie a grand besoin. Contrairement aux habitudes, il lui est demandé de ne pas en ramener d'esclaves car on craint un blocus de l'Île de France par la Royal Navy et le gouverneur Desforges Boucher

Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'*Utile* (1761)

ne veut pas augmenter le nombre de bouches à nourrir. Le capitaine de *L'Utile*, Jean Lafargue enfreint cependant les ordres qu'il a reçus et se procure 160 esclaves malgaches qu'il compte débarquer à l'île Rodrigue. Son intention est de les ramener plus tard, par petits groupes, à l'Île de France. Pour gagner Rodrigue, il emprunte une route inhabituelle. À la suite d'une erreur de navigation, il s'échoue dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1761 sur l'île de Sable, un îlot découvert en 1723 par la *Diane*, un autre navire de la Compagnie des Indes.

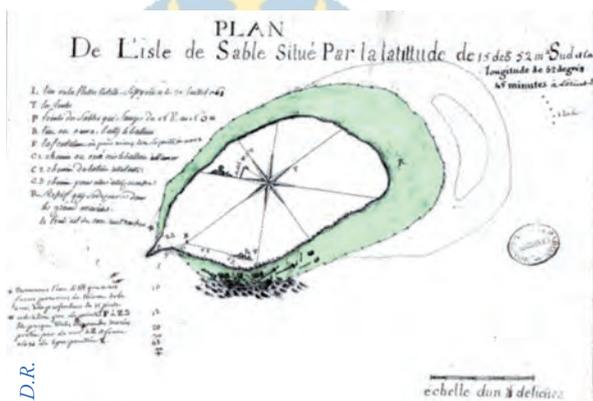
Dix-huit marins sont noyés et avec eux près de soixante-dix malgaches car ces derniers, parqués dans la cale dont les panneaux ont été cloués par crainte d'une révolte, n'ont pas été libérés et devront attendre que le navire se disloque pour tenter de s'échapper.

Le jour venu les rescapés découvrent l'Île de Sable, un îlot semi désertique, qui ne mesure qu'un km², émerge d'à peine 8 mètres en dessus des flots et abrite une maigre végétation. Les naufragés ayant rapidement creusé un puits et trouvé une eau saumâtre, trouble mais buvable, qui assure leur survie, entreprennent la construction d'une

embarcation de fortune avec les débris de la flûte. Deux mois plus tard, le 27 septembre 1761, cet esquif baptisé *Providence* quitte l'île et gagne Madagascar, mais faute de place on a renoncé à embarquer les esclaves malgaches. On leur laisse quelques vivres et on leur promet un secours rapide. Pourtant cette promesse ne sera pas tenue et ce n'est que 15 ans plus tard que les survivants : sept femmes et un bébé de huit mois seront enfin secourus par la *Dauphine*, une corvette de la Marine royale commandée par l'enseigne de vaisseau Jacques-Marie Lanuguy de Tromelin, dont le nom sera plus tard donné à l'île.

Programme de recherche « Esclaves oubliés »

Autour de cette histoire dramatique, un projet de recherche s'est développé à partir de 2004. Après avoir rassemblé les documents d'archives, éclairant le contexte historique de l'armement de *L'Utile*, de son voyage vers l'Océan Indien puis de son naufrage, l'absence d'information concernant ce qui était advenu des Malgaches abandonnés sur l'île, conduisit à mettre sur pied



D.R.



un programme de recherches archéologiques sous-marines et terrestres. Il s'agissait d'élucider les conditions de survie des naufragés, leur vie quotidienne, leurs comportements et éventuellement leur organisation sociale, mais aussi d'éclairer la pratique de la traite des esclaves dans l'Océan Indien, moins bien connue que celle qui a eu l'Atlantique pour cadre.

Ce programme a donné lieu à quatre campagnes de fouilles archéologiques sous-marines et terrestres organisées par le Groupe de recherche en Archéologie Navale (GRAN) avec le soutien de l'Institut national de recherche archéologique préventive (Inrap) pour les fouilles terrestres. Il s'agit d'une des rares fouilles archéologiques où ont été fouillés simultanément l'épave d'un navire et le lieu de survie des naufragés, à terre.

Le pari était risqué, car située au nord-est de Madagascar par environ 16° de latitude sud, l'île se trouve sur la trajectoire des dépressions tropicales et des cyclones qui traversent régulièrement la zone. Elle est alors balayée par des vents

Le groupe de recherche en archéologie navale (GRAN)

Association selon la loi de 1901, fondée en 1982 par Philippe Taillez, Max Guérout et Jean Noël Turcat. Actuellement présidée par le contre-amiral (2s) Alain Bellot. A mené sans discontinuer des prospections géophysiques, des expertises, des stages de formations et des fouilles archéologiques sur plusieurs épaves réputées : vaisseau russe *Slava Rossii*, coulé sur l'île du Levant en 1780 (2 campagnes), *Lomellina* navire génois coulé en rade de Villefranche-sur-mer en 1516 (10 campagnes de fouilles) ; frégate cuirassée *Magenta*, chargée d'antiquités puniques et romaines, incendiée puis coulée en rade de Toulon en 1875 (4 campagnes de fouille) ; « raider » confédéré Alabama, coulé au large de Cherbourg en 1864 (7 campagnes de fouilles) et 17 autres épaves. Elle a été amenée à travailler dans de nombreux pays : Égypte, Sénégal, Trinité-et-Tobago, Chili, Malte, Algérie. L'Association est reconnue d'intérêt général, elle est accréditée en tant qu'ONG par l'UNESCO dans le cadre de la Convention sur la protection du patrimoine culturel subaquatique.

Site internet : www.archeonavale.org

extrêmes et souvent à demi submergée par les flots. Dans ces conditions quelles traces de vie espérer mettre au jour ?

Organiser des campagnes de fouilles dans un lieu aussi isolé n'est pas une mince affaire. L'île est uniquement desservie par les avions de l'armée de l'air basés à La Réunion, qui viennent périodiquement relever les personnels de Météo-France qui assurent la maintenance et la mise en œuvre d'une station météorologique installée en 1954.

Outre un contexte diplomatique compliqué : la souveraineté de l'île est revendiquée à la fois par l'Île Maurice et par Madagascar, son administration a évolué entre la préparation de la première campagne de recherche organisée en 2006 et les suivantes. D'abord « territoire résiduel de l'État », administré par le préfet de région de La Réunion, délégué du Gouvernement, et gérée par Météo-France, elle fut ensuite administrée par les Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF) à partir de janvier 2005, puis intégrée à ces dernières en février 2007 constituant avec l'ensemble des Îles Éparses son 5^e district ; en 2011, après 57 ans de présence, Météo-France ayant

Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'*Utile* (1761)

installé une station automatique, a transmis aux TAAF sa gestion quotidienne. L'île est aussi classée réserve naturelle.

La force de l'histoire a beaucoup aidé à convaincre les institutions et les entreprises privées de nous apporter leur concours. Jamais au cours de la dizaine d'années qui a été consacrée aux recherches de terrain nous n'avons eu de réels problèmes pour trouver les financements nécessaires. Certes, nos demandes étaient relativement modestes dans la mesure où toute l'équipe était formée de bénévoles, mais les sommes nécessaires n'étaient cependant pas non plus négligeables pour qui se présentait les mains vides, une mission archéologique coûtant environ 50 000 €.

La capacité d'accueil de la station outre les quatre personnels de Météo-France était limitée à dix personnes, moins à cause des capacités d'hébergement, car nous disposions de tentes prêtées par l'armée de terre, que pour le stockage des vivres et la préparation des repas.

Les missions archéologiques

La première mission a eu lieu du 10 octobre au 9 novembre 2006, elle avait pour objectif de réaliser à la fois une fouille sous-marine du site de naufrage et de rechercher à terre les traces d'installation des naufragés aussi bien pendant la présence de l'équipage français qu'après son départ.

L'organisation d'une fouille sous-marine avec les contraintes de sécurité qu'elle impose et l'éloignement des moyens de secours, était complexe et nous imposait de disposer d'un matériel important qui a nécessité plusieurs rotations du Transall de l'armée de l'air pour être acheminé.

Les vestiges de *L'Utile* reposent par environ 4 mètres de profondeur à l'endroit où déferle la houle de l'océan Indien. L'accès du site sous-marin est par conséquent subordonné à l'état de la mer. La violence de la houle soulevée par les cyclones ne nous laissait que peu d'espoir de trouver des restes du navire lui-même.

Les seuls vestiges qui subsistent sont en effet les équipements les plus lourds : ancres, boulets et lest de fer. La topographie du site et le relevé des vestiges de l'épave, ont nécessité environ 140 plongées et un long et difficile travail.

Cependant à l'aide du plan levé par les plongeurs et en nous appuyant

sur le témoignage de Hilarion Dubuisson de Keraudic, l'écrivain du bord, retrouvé dans les archives de la Compagnie des Indes à Lorient, il fut possible de



L'ancre de l'*Utile*



reconstituer les derniers instants de la flûte. La concentration de l'artillerie de petit calibre dans une zone réduite correspond à la tentative d'allègement de la flûte, réalisée en jetant par-dessus bord les canons du gaillard d'arrière ; ce faisant, le bâtiment allégé et poussé par le courant a dérivé vers le nord. Quelques dizaines de mètres plus loin, la concentration des boulets marque l'endroit où après trois heures d'agonie, la coque de *L'Utile*, malmenée par la houle, a fini par se disloquer.

À terre, un sondage rapide à l'emplacement indiqué sur une carte levée par l'un des pilotes de *L'Utile* a permis de mettre au jour, en haut de la plage, les restes d'un four installé par les naufragés pour cuire le biscuit nécessaire à leur traversée vers Madagascar. Les briques réfractaires utilisées pour le construire avaient été récupérée sur le four de la cuisine de *L'Utile*. Curieusement, nous fûmes aidés dans cette recherche par les tortues vertes qui en creusant leur trou de ponte en haut de plage avaient déterré quelques-unes de ces briques.

Par contre, malgré le creusement d'un grand nombre de sondages (une cinquantaine) quadrillant la zone, il ne fut pas possible de retrouver le lieu où avaient été ensevelis les marins et les esclaves noyés au cours du naufrage.

En fin de mission, un sondage effectué sur le point haut de l'île a permis de retrouver, enfouis dans le sable, quelques objets provenant de *L'Utile* : fourneau de pipe, garde d'épée, récipients en cuivre, et au même endroit un pan de mur construit sans mortier, à l'aide de plaques de grès de sable et de blocs de corail. Ce mur dont la fonction nous paraissait peu claire, indiquait cependant que nous nous trouvions bien à l'emplacement choisi par les naufragés malgaches pour ériger leurs abris.

Ces découvertes inattendues étaient dues à un phénomène auquel nous n'avions pas pensé. Alors qu'on nous avait prédit que les vents extrêmes qui accompagnent les cyclones auraient balayé de l'île tous les vestiges du séjour des naufragés de *L'Utile*, les abris construits par les malgaches avaient au contraire fait écran au souffle régulier de l'alizé du sud-est et aux violentes tempêtes tropicales et le sable s'était accumulé recouvrant le site archéologique d'une sorte de linceul. Sous ce dernier, lorsqu'il n'avait pas été perturbé par les travaux d'installation de la station météorologique, nous trouvions intacts les objets tels qu'ils avaient été laissés 245 ans plus tôt lors du sauvetage des derniers survivants.

Trois autres missions furent nécessaires pour comprendre à la fois comment les naufragés avaient peu à peu organisé leur zone de vie et comment ils avaient trouvé les moyens de survivre.

La seconde mission a eu lieu du 27 octobre au 1^{er} décembre 2008.

Trois constructions en blocs de corail furent mises au jour. L'une d'elles, ayant probablement été utilisée comme cuisine contenait un important mobilier archéologique soigneusement rangé par catégorie. De nombreux restes de faune consommée furent également mis au jour autour des bâtiments.

Des restes humains correspondant à deux corps ont été trouvés dans la zone d'habitat. Ces derniers avaient, de toute évidence été déplacés lors de

Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'*Utile* (1761)

la construction d'un bâtiment enterré de la station météorologique.

La troisième mission a eu lieu du 8 novembre au 10 décembre 2010. Elle avait pour objectif de poursuivre l'étude des habitats en étudiant plus particulièrement les phases de construction, leur orientation dans l'espace, leurs dispositions relatives, les techniques d'érection et de renforcement des murs. Deux nouvelles constructions ainsi qu'un mur de protection ont été mis au jour. Des sondages ont aussi été effectués autour des habitats afin d'évaluer l'ampleur de la zone occupée par les naufragés.

Une dernière mission a eu lieu du 29 août au 4 octobre 2013.

L'envoi par avion d'une pelle mécanique a constitué un apport très important à la fouille, en permettant d'étendre les sondages tout autour du site. Trois nouveaux bâtiments ont été dégagés.

Seul point négatif de ces quatre années de fouille, les sépultures situées dans le voisinage des habitats observées en 1851 par le commodore Hyde Parker, un officier anglais commandant le HMS *Pantaloön*, n'ont pas été localisées, nous privant d'information concernant le nombre et la cause des décès ; le *ratio* hommes/femmes, la présence éventuelle d'enfants.

Au cours d'une période de sept années, près de cinq mois au total ont été passés sur l'île par l'équipe de fouille. Au terme de ce long effort, les informations recueillies nous permettent de mieux comprendre la survie extraordinaire de quelques-uns des esclaves malgaches qui furent abandonnés dans cette prison de mer et de vent.

La première question que l'on se pose lorsqu'on cherche à élucider les conditions de survie des Malgaches abandonnés sur l'île est de savoir ce qu'ils ont mangé et ce qu'ils ont bu ?

L'eau

Dès le premier jour, les marins de l'*Utile* avaient entrepris de creuser un puits. Après un essai infructueux et trois jours d'efforts, une eau saumâtre et trouble : « une liqueur épaisse et blanche comme du lait », fut trouvée à près de 5 mètres de profondeur ; elle se révéla buvable. L'île soumise pendant l'été austral aux pluies diluviennes qui accompagnent le passage des dépressions tropicales accumule ces dernières, sous-forme d'une lentille d'eau stockée dans le sous-sol. Ce qui trouble l'eau provient de la filtration de l'eau de pluie à travers les couches superficielles recouvertes de guano. Ce sont les oxalates de calcium que ce dernier contient qui précipitent et donne à l'eau son aspect liquoreux. À noter que les calculs rénaux sont aussi constitués d'oxalates de calcium, mais il n'est pas certain, selon les médecins consultés, que l'absorption par les naufragés de cette eau de boisson, pendant plusieurs années, ait favorisé l'apparition de coliques néphrétiques.

La distance d'environ 750 m entre le puits et le lieu de vie choisi par les naufragés devait poser un difficile problème de transport. Un chemin où les blocs



de corail avaient été dégagés, fut observé par le commodore Hyde Parker, ainsi qu'une roue d'affût de canon abandonnée sur le bas-côté. Sans doute les naufragés qui avaient tiré à terre une pièce d'artillerie pour tenter d'attirer l'attention d'un éventuel navire de passage, ont-ils utilisé l'affût de ce canon comme chariot et transporté l'eau de cette manière. Restait cependant à disposer d'un récipient suffisamment grand. Nous verrons que de grandes bassines en plomb fabriquées par les Malgaches ont pu servir à cet usage.

La ressource alimentaire

Dans la couche archéologique correspondant à la présence des naufragés, les restes de la faune consommée sont nombreux. Au fil des missions ce furent plusieurs dizaines de milliers de fragments d'os, témoins de l'alimentation des naufragés de *L'Utile*, qui furent collectés. Ces ossements appartiennent pour l'essentiel à des oiseaux et dans une moindre mesure à des tortues et à des poissons.

La particularité des oiseaux consommés est qu'ils appartiennent à une espèce : la sterne fuligineuse, qui n'est plus présente sur l'île. Actuellement les oiseaux qui nichent sur l'île par centaines sont des fous masqués et les fous à pattes rouges. Cette information, fut accueillie avec surprise par les ornithologues, étonnés de pouvoir accéder à une information rarement accessible. En période de reproduction les sternes forment des colonies pouvant atteindre plusieurs centaines de milliers d'individus, comme on l'observe sur d'autres îles. On imagine que ces oiseaux et leurs œufs constituaient une ressource alimentaire essentielle.

L'étude des milliers d'ossement collectés a permis d'une part d'évaluer la ressource alimentaire, chaque oiseau représentant environ une centaine de gramme de viande, et d'autre part de préciser les pratiques culinaires. Les oiseaux étaient mangés grillés, puis les parties les plus charnues étaient débitées à l'aide d'un outil tranchant comme en attestent la brûlure des extrémités, et les stries de découpe observables sur les os.

Les extrémités d'ailes sont souvent absentes ; des fractures régulières montrent qu'elles ont été brisées avant la cuisson. Il est possible que ce geste ait eu pour objet la récupération des plumes les plus grandes. Celles-ci étaient peut-être destinées à la confection des pagnes dont les rescapées étaient vêtues au moment de leur sauvetage.

Les tortues vertes viennent régulièrement pondre sur l'île de Tromelin, elles constituaient une autre source d'alimentation facilement accessible. Plusieurs milliers d'ossements ont été trouvés. Les grandes plaques osseuses qui constituent la partie dorsale du squelette portent parfois sur leur face externe, au niveau le plus bombé de la carapace, de profondes stries. Ces dernières pourraient avoir été produites par le frottement de la tortue sur le sable corallien, lorsqu'elle était tirée sur le dos depuis le rivage jusqu'au campement. D'autres

Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'*Utile* (1761)

stries, plus fines ont aussi été observées sur la face interne de ces plaques et semblent indiquer la récupération de la viande à l'aide d'un ustensile métallique. Sans compter la consommation des œufs, une tortue adulte peut fournir plusieurs dizaines de kilogrammes de viande et de graisse et devait pouvoir nourrir le groupe pendant quelques jours.

Les restes de poissons sont quant à eux peu nombreux, mais représentent une grande variété ; au moins 11 familles différentes ont été observées. Les carangues dominent suivies par les balistes, les poissons-chirurgiens, les vivaneaux ... Les poissons capturés sont de taille variable, et leur poids estimé est compris entre 100 g et 10 kg. La plupart des espèces identifiées peuvent avoir été capturées depuis le bord, cependant les plus grosses prises ont pu nécessiter une pêche à la ligne au-delà des déferlantes. Pendant la période de présence des marins français, de petits catamarans avaient été construits et furent utilisés pour la pêche, peut-être ont été utilisés ensuite par les Malgaches après le départ de la *Providence*.

Le feu

A leur retour à l'île de France les rescapées indiquèrent qu'elles avaient conservé le feu pendant les quinze années de leur séjour. L'usage du feu est en effet attesté par la présence de cendre dans le sol jusqu'au niveau du sol d'abandon. Les os d'oiseaux brûlés et les coulures de plomb fondu recueillis sont aussi des indices concordants. À l'évidence, le bois de charpente disponible sur l'épave était employé pour alimenter le feu, son usage est attesté par la présence dans le sol, à tous les niveaux, de nombreux clous de charpente. Le bois mort de veloutier, le seul arbuste qui parvienne à pousser sur l'île, a sans doute lui aussi été utilisé pour l'allumage. Nous nous sommes longtemps posé la question de savoir si le feu avait été conservé ou si les naufragés étaient capables de le rallumer. La découverte en 2010 de fragments de silex et de briquets en fer, nous a permis de confirmer la deuxième hypothèse. Trois foyers étaient installés à l'intérieur des bâtiments. Toutefois il semble bien qu'au moment du sauvetage final, le foyer utilisé pour cuisiner se trouvait à l'extérieur, sous le vent de la cuisine.

Les habitations

Après le départ des Français, les Malgaches qui occupaient un campement, installé en haut de plage, à côté du lieu de naufrage, ont gagné le point haut de l'île situé au nord. Il est probable qu'au début ils utilisaient toujours les mêmes abris légers, des tentes confectionnées à l'aide de voiles récupérées sur l'épave. Mais la violence des dépressions tropicales a très probablement amené la destruction de ces abris légers, peut-être même dès le premier été austral. Très rapidement des bâtiments en dur ont été construits sans mortier, à l'aide de blocs de corail.



L'étude de ces constructions, de leur répartition dans l'espace, de leurs modifications successives a constitué un apport décisif pour comprendre les conditions de survie des esclaves malgaches abandonnés.

Les bâtiments sont construits d'une manière relativement homogène, les murs ne comportent qu'un seul parement à l'intérieur ; à l'extérieur les blocs de corail sont seulement entassés. Le parement interne des murs est constitué, à la base, de plaques de grès de plage de taille assez importante, mises sur chant. Sur ces dernières reposent des moellons de corail plus petits, posés horizontalement et imbriqués. Cette technique, parfaitement maîtrisée par les naufragés, assure aux édifices une stabilité certaine, tandis que l'épaisseur des murs, souvent supérieure à 1,5 m, leur permet de résister aux assauts des vents et de la mer. Le grès de sable est une roche sédimentaire qui se forme par cimentation rapide du sable et de débris coquilliers ; il se présente sous formes de dalles de 5 à 6 cm d'épaisseur qui couvrent le sol de l'île. Sur le rivage, après affouillement par la mer, des plaques effondrées peuvent être récupérées.

Contrastant avec l'épaisseur des murs on est frappé par l'exiguïté de l'espace intérieur de ces constructions. L'étroitesse des bâtiments est sans doute liée à la difficulté rencontrée pour réaliser un toit avec les matériaux qui étaient disponibles. Les bâtiments n'offrent qu'un abri restreint. Une partie importante de la vie quotidienne devait donc se dérouler à l'extérieur.

L'évolution de l'habitat

Bien que le champ chronologique concerné soit limité à une quinzaine d'années, plusieurs étapes d'occupation de l'espace ont été observées.

Les bâtiments les plus anciens semblent situés au nord-est de la zone fouillée, ils sont construits au tout début de l'occupation. Une partie de ces bâtiments a été démolie, probablement par un épisode dynamique naturel. Plusieurs tempêtes sont d'ailleurs enregistrées dans la stratigraphie.

Une seconde phase de construction est entreprise, on utilise les matériaux d'une partie des bâtiments détruits pour en édifier de nouveaux. La zone bâtie se déplace alors vers le sud-ouest. Il semble que les naufragés cherchent à disposer leurs bâtiments



Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'*Utile* (1761)

autour d'un espace central, en les appuyant les uns aux autres. Toutefois si les bâtiments situés à l'est s'ouvrent bien sur cet espace, ceux qui sont situés à l'ouest s'ouvrent vers l'extérieur. Il s'agit sans doute de garder les ouvertures sous le vent afin d'éviter l'invasion des bâtiments par le sable.

Un troisième état de construction correspond à la mise en place d'un mur mesurant près de 10 mètres de long et 3 mètres de large, orienté nord-sud. Un épisode climatique de grande ampleur a sans doute porté atteinte aux bâtiments, et est probablement à l'origine de cette construction. Ce nouveau mur, est de toute évidence un mur de protection. Il recouvre des bâtiments construits auparavant et divise désormais l'espace de vie en deux parties.

La zone de vie va désormais se situer à l'ouest du mur de protection, c'est de ce côté que se trouve en particulier la cuisine. Cet espace est rangé et ordonné, et on y trouve surtout du mobilier lié à la préparation des repas : trépid, gamelles, récipients divers ..., disposé le long des murs.

La zone située de l'autre côté du mur semble être à la fois une zone de stockage et d'activités manuelles. C'est sans doute là que les tortues étaient débitées, car on y trouve nombre de restes de carapaces de tortues de grande dimension. De nombreux matériaux en fer : tiges, fer plats, cornières, clous, chevilles s'y trouvent aussi entassés. Une grande quantité de chutes de découpe d'objets en cuivre y a aussi été trouvée.

Le mobilier archéologique

Au total près de 2 000 objets, souvent modestes, ont été trouvés. Cet ensemble est principalement constitué de clous de charpentes, de broches ou de chevilles provenant de la structure de l'*Utile*, de chutes de découpe de cuivre, de coulures de plomb, attestant du travail des naufragés pour la fabrication de leurs objets usuels.

Le mobilier archéologique peut être classé en plusieurs catégories :

- les ustensiles ou les outils trouvés sur l'épave et utilisés dans leur fonction d'origine, puis réparés au cours du temps ;
- les éléments provenant de la structure ou de l'équipement du navire, présents sur le site mais apparemment non utilisés ;
- les éléments provenant de la structure ou de l'équipement du navire, détournés de leur fonction initiale pour fabriquer des outils ou des ustensiles. Ainsi en est-il d'un gond de sabord transformé en marteau, de pentures de portes transformées en hache, de clous transformés en tisonniers ;
- les objets fabriqués à partir de la matière première trouvée sur l'épave (fer, cuivre, plomb). Parmi ceux-ci des cuillères fabriquées à partir de plaques de cuivre sont remarquables. Des ratés de fabrication, des chutes de découpe confirment leur fabrication par les naufragés. Trois grandes bassines de plomb ont été retrouvées, deux à l'intérieur de la cuisine,



l'autre à droite de l'entrée, à la place traditionnelle des jarres à eau des habitations malgaches. Ce sont ces récipients équipés de couvercle qui ont pu servir au transport de l'eau du puits jusqu'à la zone d'habitation. Hautes de 20 cm et d'un diamètre de 47 cm, elles pèsent près de 25 kg. Nous n'avons pas cependant complètement élucidé leur mode de fabrication,

- les objets fabriqués avec des coquillages ou des os trouvés sur l'île.

La presque totalité de ces objets a une fonction utilitaire, à l'exception de quelques modestes bijoux.

L'énumération des objets mis au jour permet d'évoquer les activités quotidiennes des naufragés : pêcher (hameçon, harpon), chasser (pointes de lance), débiter les tortues (marteau, grattoir), plumer puis cuire les oiseaux (lame de couteau), allumer le feu (silex, briquets), préparer les repas (trépied, récipients divers), manger/boire (gamelles, cuillères, pics), aller chercher l'eau au puits (récipients en plomb), couper du bois (haches), fabriquer et réparer des outils, des récipients et des ustensiles de cuisine (burins, gouge, marteaux).

À l'intérieur de deux bâtiments, de grosses chevilles plantées dans le sol, dans un espace situé au fond de la pièce, délimité par des blocs verticaux, ont sans doute été utilisées comme enclumes pour le façonnage des métaux. Il est également possible que les Malgaches, forts de leur savoir-faire reconnu en matière de métallurgie du fer, aient peut-être utilisé la forge édifée par les Français pour construire La Providence. L'industrie déployée, pour fabriquer ou réparer des ustensiles de cuisine, ou des outils vient aussi confirmer que les tâches et des savoir-faire individuels s'étaient précisés et développés.

Organisation sociale

Les recherches effectuées à Madagascar ont montré que les habitats y étaient individualisés, se trouvaient à l'intérieur d'un enclos et étaient soigneusement orientés dans l'espace. La solution adoptée à Tromelin rompt avec cette règle coutumière. On oriente les ouvertures sous le vent pour éviter que le sable ne pénètre à l'intérieur, puis au cours de la seconde phase on regroupe les bâtiments autour d'un espace central.

L'important remaniement de l'ensemble de la zone habitée que représente la construction en son centre d'un mur de protection qui a amené à détruire l'un des bâtiments existants, montre aussi une maîtrise par les naufragés de la gestion de leur espace de vie. À l'évidence la décision d'entreprendre la construction de ce mur de protection et sa réalisation a été prise en commune.

La technique de construction adoptée permet aussi un éclairage singulier. La construction du parement interne des bâtiments est une pratique architecturale qui s'apparente à celle utilisée pour édifier le parement externe des tombeaux malgaches de l'époque. Cette référence n'est pas anodine, car à Madagascar, la pierre était réservée à la construction des tombeaux et des édits

Mémoire engloutie, mémoire enfouie du naufrage de l'*Utile* (1761)

royaux prohibaient son emploi pour construire des habitats. On le devine, la transgression de cet interdit dut être difficile et n'être décidée, elle aussi, qu'après délibération. Psychologiquement l'épreuve dut être particulièrement pénible, car il leur a fallu accepter de vivre dans des constructions perçues comme des tombeaux.

Ces considérations montrent qu'à l'évidence, le groupe des naufragés survivants a recréé une structure sociale. Viennent à l'appui de ce constat la découverte de quelques objets qui témoignent d'une vie sociale reconquise : il s'agit de bracelets, de bagues ou de chaînettes, de pointes démêloir en cuivre qu'on a pris soin de décorer d'un motif gravé, le même que celui qu'on retrouve sur les pointes utilisées à Madagascar.

Conclusion

L'ensemble de ces observations montre à l'évidence que nos rescapés, laissés dans le dénuement le plus complet, n'ont pas été écrasés par leur situation, qu'ils ont lutté et ont fait preuve d'imagination et de volonté pour surmonter leurs difficultés et leur isolement. Ils ont utilisé les rares ressources qui leur étaient offertes pour survivre puis rebâtir une petite société, recouvrant par là même la dignité et l'humanité qui leur avaient été déniées.

Portée par l'élan des chercheurs, la voix des Malgaches abandonnés est à nouveau audible. Le site archéologique de Tromelin, porteur d'une grande charge émotionnelle, est ainsi devenu l'un des lieux de mémoire de la traite et de l'esclavage. Le 16 avril 2013, Victorin Lurel, ministre des Outre-mer, a dévoilé une stèle commémorative sur le site archéologique.

Bibliographie

GUEROUT Max, ROMON Thomas, avec la participation de LAROULANDIE V., MARRINER N., LEROUX G., RENSON V., CHARLIER P., ZIMMERMANN O., 2015. *Tromelin l'île aux esclaves oubliés*, INRAP, CNRS éditions, Paris, 2015. 240 p. (Réédition, revue et augmentée du livre de 2010).

GUEROUT Max, *Tromelin, Mémoire d'une île*, Cnrs Editions, Paris, 2015, 278 p. Ce livre a reçu le Grand Prix 2016 de l'Académie de Marine

SAVOIA Sylvain, 2015 *Les esclaves oubliés de Tromelin*. Album de bandes dessinées, Collection Aire Libre des éditions Dupuis, 2015. Prix bande dessinée 2016 de l'Académie de Marine. (Une version espagnole est parue en août 2017)

GUEROUT Max, *Esclaves et négriers*, Ed. Fleurus, Paris, 2012, 64 p. (Prix Historia du livre jeunesse en 2012).

Film

Les esclaves oubliés de Tromelin, durée : 52'. Réalisation : Thierry Ragobert, Emmanuel Roblin, production MC4, Inrap, TV 5 Monde, 2010.

Ce film a obtenu le Grand prix et le prix du jeune public du festival international du film d'archéologie de Besançon ; le Prix du Jury et le prix de la meilleure musique au festival Méditerranée d'Antibes ; le premier prix du festival international du film d'archéologie de Split (Croatie) ; le prix Mémoire de la mer – Corderie royale de Rochefort).